

Première année, n°1

17 mai 2014 - 2 euros -

Texte écrit à la suite d'un séjour littéraire de Chloé Delaume à Saché pendant trois jours et trois nuits en février 2014. Publication annuelle éditée par le Conseil général d'Indre-et-Loire. Vendu exclusivement au musée Balzac à Saché. Mise en page : Conseil général d'Indre-et-Loire. Achevé d'imprimer en mai 2014 par l'imprimerie du Conseil général d'Indre-et-Loire, à Parçay-Meslay (37). ISBN : 978-2-916434-18-6.



Note à propos du titre du journal : en juillet 1832, alors qu'il est au château de Saché, Honoré de Balzac espère achever pour l'éditeur Louis Mame les *Conversations entre onze heures et minuit*. Ce recueil ne verra jamais le jour. Il devait regrouper les textes parus dans les *Contes bruns* (janvier 1832), *L'Épicier* (1830), *La Transaction*, *Scène de Village* et *Voyage de Paris à Java*.

CONVERSATIONS ENTRE ONZE HEURES ET MINUIT

Comment j'ai découvert la vraie nature de Madame de Mortsauf

Le témoignage exclusif de Chloé Delaume, après reportage de terrain.
Propos recueillis par Étienne Lousteau.

Et si Henriette de Mortsauf n'était pas l'oie blanche que l'on croit ? Comment Laure de Berny, égérie de Balzac, a censuré le sulfureux repentir du personnage qu'elle avait inspiré.



Je crois que j'étais au téléphone, quand ça a commencé. Des grésillements légers, une voix femelle et détimbrée, presque fanée, le grain poreux. Syllabes hachées menues en nuée de parasites. Les mots *amour* et *âme*, les verbes *expier* et *vivre*. L'interférence a été brève, trop poétique pour être crédible, j'ai préféré ne pas relever.

J'avais froid et je m'en plaignais. Presque plus de cigarettes, oublié d'emporter ma toque, égaré le parapluie et effroyablement trop bien mangé. Au sortir de l'auberge, mon renard n'avait pas séché, le sol

dégageait un brouillard qui grimpait à rebours de l'eau, je dégoulinais de solitude et j'empestais l'animal mort.

Ma promenade était compromise. Rien ne se déroulait comme prévu, à croire qu'il suffisait que je planifie, ou souhaite, pour qu'aussitôt se dressent face à moi des légions de Contretemps sournois, brutaux, et démoniaquement entêtés. Les esprits d'Indre-et-Loire, objectivement ligués avec les éléments. Parfaitement ligués contre, l'évidence

ne peut que faire foi. La pelouse de Frapesle avait été l'objet de l'ire des sangliers, devant l'entrée principale du château de Clochegourde, un couple de corbeaux menaçait les touristes.

Je préfère préciser tout de suite quelques points portant sur le sujet. Histoire d'entrer directement dans

l'action, sans comme toujours se perdre dans les couloirs, les jardins, les caveaux, la véranda, le studio, la cantine et le cerveau de l'héroïne.



Je suis celle qui ici raconte, je suis une femme de quarante ans. Je ne me reproduirai jamais. Je veux juste être une métaphore. Du coup, d'un point de vue de l'état civil, je suis écrivain et sorcière. J'en ai parfaitement le droit, au cas où j'ai un avocat, et d'après ma psychiatre, en onze ans j'ai fait tant de progrès, ce serait dommage de me contrarier.

Je pratique la magie verbale, sous forme de livres et de rituels. J'accommode divinement les restes, lis dans l'esprit des gens en regardant de près leurs habits, tire l'oracle Belline, utilise des pendules dont le chaînon casse systématiquement. Sauf un seul, très simple, un cône, obsidienne noire, pierre de lave, vitrification. Je l'ai appelé *Madame Pointue*, un pendule à la chaîne pas du tout assortie mais qui marche du tonnerre. Du coup je n'ose pas la lui changer. La chaîne d'un pendule, ce n'est pas comme le pommeau de la dague de rituel. L'athamé, la bolline, leur manche se customise, personnaliser son outil est dans ces cas-là conseillé.

Je n'ai pas su implanter mon cabinet à Tours, en dépit de mon inscription en tant que Voyante Auto-entrepreneuse. Je suis écrivain et sorcière, mais mal organisée, avec très peu de mémoire en dépit des travaux. C'est une sorte de malédiction, ou de malformation neuronale indétectable à l'IRM, qui est à la source de mon dysfonctionnement. Ça dépend quelle bouche on écoute. Les rebouteuses ou les scientifiques. Je suis la Sibylle de l'Angle mort. Je vois juste pour tout le monde ; tout le monde m'écoute, sauf moi. Du coup, je ne parlais plus qu'aux morts. À part au téléphone, enfin, généralement.

J'ai peur de la campagne. Le silence y est gorgé d'eau. Février en Touraine, la nature est hostile, le ruisseau, un marécage. Aucun peuplier ne se balance, le ciel est un nuage et les oiseaux se taisent. Peut-être même ont-ils fui. La vue ne se repose pas, les touffes sont sans dorures, l'iris se noie, les pupilles flottent, parfois l'œil s'accroche aux lichens. Rien n'est plus fourbe que les végétaux. Des tas de branches mortes exprès, dans la vallée ne rit plus que la boue.

Le portable captait mal, le réseau vacillait, à l'instar de la patience de mon interlocuteur. L'interminable plainte de Madame Ronchonnette, cette énième variation, cette fois, le laissait de marbre. J'ai pressenti le bâillement, j'ai

laissé l'ange passer, il me fallait une preuve, la colère ça tient chaud, la joute assèche les bronches ; je moisissais de solitude, je crois. J'étais prête à tout, et pourtant. Je sais qu'à trop tourner la langue se fait bifide. Comme je sais que le tympan se creève toujours après avoir été tanné.

Devant les grilles mes jérémiades se disloquaient en perles de buée. La même voix, femelle, légèrement détimbrée, *bonheur* grain humide, *malheur* tendances nuageuses, *enfants* mélodie du malheur. Une boucle, une ritournelle, une confession tout en lacets, *Mourir sans connaître l'amour*, ce genre de phrase : *L'amour joyeux, l'amour dont les extases enlèvent nos âmes jusque dans les cieux*. C'est ça qu'elle répétait, la voix femelle, cette voix de plus en plus atone qui m'empêchait de me plaindre à mon conjoint par réseau satellite dans de bonnes conditions.

J'étais d'humeur maussade, acide et capricieuse. Car *le ciel ne descend pas vers nous, ce sont nos sens qui nous conduisent au ciel*. Conversation prise en otage, fréquence commune, détournement, invasions batraciennes, mesures ; terrorisme, exorcisme. Je suis la Longue Dame blanche, sous mes pieds poussent les marguerites. Il était à peine vingt-trois heures.

La frustration secrète un musc vinaigré, aux notes de tête poivrées, *À qui mon bonheur aurait-il nui*, dont le bouquet s'enrichit de cœurs réduits en poudre *Et voyez tout ce que*



tue mon malheur. Flottement de lauriers coupés aux bois, belles de mai, essence de cresson bleu, où cueillir les enfants, où dormir dans le val. Un cousin, une cousine. Vieilles roses et gais lilas, de la glycine, peut-être pas. Je suis écrivain et sorcière, j'ai une hygiène de vie lamentable mais conservé mon odorat et mes compétences de médium. Une porte, une brèche, un

canal pour un interstice, *Nous ne nous sommes aimés qu'à demi*. Je m'évidais dans le combiné, tu l'entends chéri, tu l'entends *L'union des âmes ne précède pas l'amour heureux, elle en est la conséquence*.

La connexion était mauvaise, il comprenait un mot sur deux, avait eu une journée extrêmement difficile. Moi j'avais peur, en pleine campagne. La voix qui n'avait pas de nom en boucle, *Mon don de seconde vue m'a révélé ces plaisirs pour lesquels vous m'avez trahie*. Je paniquais, lui ne distinguait

rien, le problème n'était que sur ma ligne. *Vous aviez raison de m'abandonner pour les goûter, c'est toute la vie, et je me suis trompée moi-même, car mes sacrifices ont été faits au monde, et non à Dieu.* J'ai insisté tu es sourd et je ne suis pas folle, il m'a répondu tu me fatigues.

Et l'on me console, en me parlant de l'autre vie, mais y a-t-il une autre vie. Je regrettais profondément mon statut de caractérielle. *Celle-ci, je la connais, je l'aime, je ne veux pas mourir.* Je t'assure qu'elle existe, cette voix. *Pourquoi m'a-t-on douée d'une âme qui ne peut vivre que d'amour, et qu'avais-je à expier pour en être privée.* C'est une sorte de litanie, je te promets que c'est bizarre. *Pourquoi ne m'avez-vous pas surprise, la nuit.* Ça fait pas mal de fois *Mourir sans connaître l'amour.* Il m'a dit j'en sais rien, c'est une pièce chiantie à la télé ou une rediff d'un truc connu sur France Culture. Il m'a dit de consulter le programme, je pouvais pas j'étais dehors, et dedans si ça se trouve le wifi passait carrément pas. *L'amour joyeux, l'amour dont les extases enlèvent nos âmes jusque dans les cieux.* J'ai repris : si ça se trouve, c'est une secte qui émet à côté. Il m'a répondu : va dormir.

Les graviers dévoraient mes semelles, j'avais froid et tout était calme. De ça aussi, je me suis plainte, je ne pouvais pas raccrocher. *Pourquoi ne m'avez-vous pas surprise, la nuit.* Le silence ça m'angoisse, il le sait parfaitement. Février en Touraine, la nature est hostile, les branches se meurent exprès, les bourgeons se suicident. *Mourir sans connaître l'amour.* Je lui ai promis, j'ai rien pris, tout entendu, rien transformé, même en faisant pas exprès du tout. J'ai ajouté tu ne me crois pas, je ne peux faire confiance à personne. Ni à l'hiver, ni à ce parc. Encore moins aux écrits de Balzac. Et finalement pas même à toi.

Alors il a crié un peu, parce que je l'emmerdais, à force, mine de rien. La connexion tellement mauvaise, chaque réplique passée au hachoir. Il comprenait un mot sur deux, avait eu une journée extrêmement difficile. J'avais froid et rien à faire d'autre que de rejoindre ma chambre, de m'abandonner au calme, volupté de la couette, luxe du silence, silence massif, le silence ici-bas, ma très chère Ronchonnette, c'est le graal, tu as accès au graal, accepte de te régénérer, prends une douche chaude et va dormir, ce que tu peux être épuisante,



Princesse de l'Insatisfaction, de petit pois de Centaure, et du Royaume des Terres brûlées. Quelque chose est tombé d'un arbre. Plus loin, l'autre côté de la place. La connexion était mauvaise, la conversation s'est perdue. Cette scène s'est passée un mardi.

J'ai traversé lentement le jardin, sursauté devant la statue, caressé le chat gris, amadoué le loquet, emprunté l'escalier. Avant, c'était un presbytère. Le couloir, les marches, la rampe, le bois de la soupente ; je me suis cognée, c'est possible. Avec le réel, c'est fréquent. La seule chose dont je sois certaine, c'est que ma migraine amplifiait et que l'odeur de fleurs blanches envahissait la chambre quand je me suis endormie.

Je me suis réveillée dans une classe. Je n'aime pas trop ce genre de rêve, où l'inconscient prend en otage le cadre scolaire pour transposer les petites angoisses quotidiennes à renfort de traumatismes symboliques. Généralement on se retrouve à passer le bac sans stylo, le libellé de l'épreuve est écrit en chinois, et quand arrive l'oral, l'assistance est nombreuse et je suis nue devant. Je constatais que j'avais quinze ans, cours de français dans le préfabriqué, la prof c'était Madame Châtel, ici c'était bien mon lycée. Lecture du *Lys dans la vallée*, étude des personnages, portrait de l'héroïne, ses choix faisaient débat, l'enseignante orchestrait le flux des commentaires. Je sentais monter la colère, j'ai compris que c'était le vrai souvenir. Intact. Sur ma chaise, seule, je fulminais. Ma bouche se crispait d'être close. On sollicita mon avis. J'ai répondu : Je hais ce livre. La Mortsau est vertueuse pour donner un sens à sa vie ; elle n'a que ce qu'elle mérite, n'est pas digne d'être pleurée. C'était un vrai souvenir. Comme celui qui suivit.

Université de Nanterre, étymologie du mot faible. Faible vient de *flebilis*, digne d'être pleuré. J'ai remercié mon inconscient de son grand sens pédagogique, un fondu sur le dictionnaire, ouverture sur un grand amphithéâtre. J'ai les cheveux rouges, donc vingt-deux ans, en ce moment je suis en Licence, Lettres modernes, évidemment. Dissserter sur la *fine amore*, chercher dans la littérature, à travers son

histoire, de l'amour platonique, de la passion chevaleresque, des exemples convaincants. J'écris : loin de Tristan et Iseult, les ravages du catholicisme pervertiront la quintessence

de l'amour pur au XIX^e siècle. Le personnage d'Henriette de Mortsauf n'est motivé que par le spectacle que génère sa propre vertu ; Félix est un prétexte éprouvant son renoncement. Je me suis réveillée, la peau cireuse de sueur. La fenêtre était entrouverte, la pluie avait cessé, seul un chien aboyait.

J'étais venue à Saché, expérience immersive. Trois jours là où Balzac a créé *Le Lys dans la vallée*, travaillé sur *Le Père Goriot*, *Illusions perdues*, *César Birotteau*. Patrimoine littéraire français. Honoré de Balzac, né à Tours le 20 mai 1799, mort à Paris le 18 août 1850. « Je vis sous le pire des despotismes, celui qu'on se fait à soi-même », son rythme de travail, dix-huit heures d'écriture par jour. Café concassé à la turque, il aime se lever à minuit. Prophétise à la quarantaine. « Quatre hommes auront eu une vie immense : Napoléon, Cuvier, O'Connell, et je veux être le quatrième. » En précise les arcanes majeurs. « Le premier a vécu de la vie de l'Europe, il s'est inoculé des armées ! Le second a épousé le globe. Le troisième s'est incarné dans le peuple, moi, j'aurai porté une société tout entière dans ma tête ». Le café qu'il boit est très fort, un jus épais, comme sa ponctuation. Dans le marc chaque matin se lisent des destinées. « Faire concurrence à l'État civil ».

Honoré de Balzac, quatre-vingt-onze romans et tellement de nouvelles, articles, essais, textes brefs, auxquels s'ajoutent une cinquantaine d'œuvres inachevées. *La Comédie humaine*, environ 20 000 pages. 2 500 personnages, dont 573 que l'on peut retrouver, évoluant, premiers plans ou simples figurants, de roman en roman. Expérience immersive en patrimoine français.

J'ai été happée tardivement. À la faveur d'un rude hiver, où l'ennui me broyait le cœur, pour seule compagnie une cheminée. C'était l'année de mes vingt-cinq ans, une maison en province lointaine où on m'avait abandonnée. Réédition complète, les étagères ployaient, je découpais page à page, une reliure à l'ancienne, un couteau de cuisine en guise de coupe-papier. Je ne me distraisais pas, j'éprouvais du plaisir, soit. Je m'évadais, aussi. Lire pour fuir le réel, je l'avoue. J'en ai honte. Mais c'était plus que ça, comme une étude de mœurs, un cours à domicile, le petit peuple de France, l'extérieur, âmes plurielles, l'humain, ses mécanismes. Abandonnée, qu'importe. Cette maison n'était pas la mienne, mais je m'appropriais un monde où je me sentais attendue. Parfois dessus mes hanches poussait une crinoline, et des bals se donnaient sur le parquet glacé.

J'ai été convertie pleinement, Balzac, des mois à ne vivre que dans ses livres. Tout en me demandant souvent ce que seraient ses femmes de trente ans si son époque était

la mienne, s'il devait écrire aujourd'hui. Des femmes, des amoureuses, des maîtresses, des épouses, des intrigantes et des putains, mais pas obligées d'être des mères.

L'année de mes vingt-cinq ans, j'ai repris la lecture du *Lys dans la vallée*. Détestation d'Henriette intacte, comme si je ne pouvais évoluer, dépasser mon jugement, mes premières impressions. Soudainement incapable de prendre en compte le contexte, la condition de la femme, Touraine, XIX^e siècle ; le projet de Balzac, ce qu'il raconte à travers elle. La chaste et courageuse Henriette. « N'aigrissez pas le lait d'une mère ! ». La dévouée, valeureuse Henriette. J'ai toujours les œuvres complètes, autres étagères, quinze ans après. Le volume du *Lys* est en charpie. Cet hiver-là, dès qu'elle l'ouvrait, la comtesse Blanche-Henriette de Mortsauf née de Lenoncourt, le livre traversait la pièce avant de se heurter au mur.

J'ai un rapport particulier aux personnages de fiction, quels qu'ils soient. Parce que j'en suis devenue un moi-même. Parce que ce sont eux qui nous forgent, nous accompagnent et parfois veillent. La lecture et la vie, apprentissage commun, transmission et partage, le rapport au monde se modifie, l'âme relativise ses chagrins, le corps reste vivant, les héros se sacrifient sans que le papier ne tremble. Les héroïnes du XIX^e, à part Nana, je n'en aime aucune. Emma Bovary m'insupporte, Madame de Rênal m'exaspère tout autant que Madame Arnoux, et quand Gervaise est enfin morte, j'étais bien aise qu'elle soit moisie. Mais Henriette de Mortsauf, c'est pire. Une véritable ennemie, une insulte à l'intelligence, ses bondieuseries, ce romantisme. L'existence par procuration, la jouissance dans le renoncement.

Noblesse du faubourg Saint-Germain, « céleste créature » subissant sans faillir les sautes d'humeur de son vieux mari, aussi aigri que bipolaire. Progéniture, Jacques et Madeleine, santé fragile, terreur de les perdre. Si personne n'était à veiller, si la fièvre n'était régulière, comment occuper ses soirées ? Plaisir d'offrir, joie de recevoir. À défaut de s'accomplir, Blanche-Henriette se soumet et s'en enorgueillit. Félix de Vandenesse est un parfait crétin, pétri de niaiserie égoïste. Mais sans épreuve, la sainte n'est rien. La souffrance lui est plus nécessaire que l'amour.

Février en Touraine, je devenais perfide. Voyage en Bucolie, terres de boue, ciel en pluie, je ne me sens pas la bienvenue. Je ne cherchais rien de particulier, mis à part arpenter le décor. Presque deux siècles après, tant de traces subsistaient, j'étais juste curieuse. Voyage en Bucolie, ici qui me contemple. Je me sentais racontée, écrite au creux d'un conte ancien qui changerait de couleur, pour que je n'aie pas à la fixer.

Sa Majesté Suprême Ronchonette Viraline, fille de la Reine des pommes, tyrannique avec tous, surtout à l'intérieur parce qu'elle y est nombreuse. Un séjour en Touraine, Balzac, un angle, fenêtre sur, chambre avec vue. Ici: *de paisibles douceurs, une bienfaisante fraîcheur.* Balzac conseille l'automne, autant que le printemps. Il ignore tout de Saché quand février l'enveloppe. La mémoire, un opium. Le village est sous cloche, même la pluie est discrète, le vent refoule le moindre bruit, le sol étouffe le moindre son. Il s'agit de préserver les pierres de toute intrusion du vivant.

Princesse Insatisfaite, quelle que soit la saison. La carte du Royaume, les clefs du territoire. Ça fait partie du pacte, du pacte de lecture. Habiter une fiction dans un espace réel, relancer le GPS, la boussole est solaire et le Nord a fondu. Cette scène se passera quand on veut, de préférence après la pleine lune. Je ne converse plus qu'avec les muses qui sévissent dans le département. J'exige l'automne et le printemps, changer le Chinon en Pomerol, transplanter des parcelles de la Touraine à Paris. Faire en sorte qu'à l'ouest de la rue du Cherche-Midi, on trouve très facilement le domaine des Margonne.

Je ne parle plus qu'aux mortes du département. Ronchonette Viraline, emmerdeuse et médium. Consulte sans y prendre garde, le guéridon est tombé, le vase s'est renversé. Le bouquet s'est brisé. Elle était presque translucide, les cernes profondes comme des marais. Un iris de faïence, des fossiles de souvenirs.

– Blanche-Henriette de Morsauf, personnage de Balzac et comtesse, enchantée.



Le lys est une plante herbacée de la famille des *Liliaceae*, appartenant au genre *Lilium*. En langue scientifique le lys blanc se prononce *lilium candidum*. Trop d'eau et il risque de pourrir. Son sourire était triste, son visage disparaissait déjà, les larves et la vermine, un très bon appétit. La grêle est tombée drue, j'ai couru dans l'église me protéger du ciel.

– Blanche-Henriette de Morsauf, personnage de fiction de Balzac et comtesse.

Cette église date du XII^e siècle, architecture de base romane, dans *Le Lys dans la vallée*, c'est un lieu récurrent. Le vitrail se brise, l'autel prend feu. *Pourquoi m'a-t-on douée d'une âme qui ne peut vivre que d'amour, et qu'avais-je à expier pour en être privée ?*

Elle n'avait plus d'âge, trop de lustres pour être sacrée Reine du Printemps. Le cristal ne pouvait rien y faire. Elle était morte à l'heure où les grands fauves vont boire, pendant que les bourgeois, partout, se réconcilient.



Les grêlons poursuivaient leur intimidation. Je me retrouvais coincée et ça ne me plaisait pas. La grande route allait être fermée, on redoutait l'inondation. Ce n'était pas le Saché de Balzac, même si les pierres étaient intactes, cette saison relevait de l'enfer. Regagner Tours, la gare, Paris. Dans une heure je rendrai la

chambre et je commanderai un taxi, je n'aurai pas de regrets, même les oiseaux ont fui, les branches se meurent exprès, j'ai peur de la campagne, cette vallée me terrifie, le village va m'engloutir.

Je ne faisais confiance à personne, encore moins à une héroïne, catégorie Totale Oie blanche, section Tu l'as bien mérité. Je marchais dans l'église, dégueulassant le sol, ce qui me peinait beaucoup, à cause de tout le mal que se donne le personnel.

Sur le mur, une plaque funéraire, dessus, gravé, le mot *Dilecta*. L'épithète de Marguerite de Rousselé, fille des propriétaires du château de Saché, début XVII^e siècle. *Dilecta*, bien aimée, Balzac a repris le terme, surnom de Laure de Berny. Dans mon dos, Blanche-Henriette se rapproche à pas de fourmi, sa voix est mélodieuse, une clarté agréable, presque un éclat de rire.

Madame de Mortsauif n'est pas faible, elle n'est pas digne d'être pleurée. Cette phrase, je la prononce à haute voix. Bien sûr, c'est une provocation, mais on n'invoque pas les personnages balzaciens en leur tricotant des gilets.

– Entre nous, un gilet me serait plus utile. Mes belles épaules, trop de lecteurs, tant de ricanements, de morsures, parfois faites par des dents de lait.

Henriette exagérait toujours. Mais cette fois-ci moins que d'habitude. Ses sécrétions fictives pour un mépris réel. Note : Prévoir un supplément pour la garde rapprochée en cas de manifestations étudiantes et invasion extraterrestre. Une aristocrate, ça coûte cher, infiniment plus qu'une danseuse.

– Des crachats sur mes belles épaules. Chaque année dans ce pays, des milliers de lycéens m'observent, me touchent et me rudoient. *Étude de mœurs*, n'est-ce pas. *Scène de la vie de campagne*, quatre heures deux copies doubles. Ils me dissèquent, s'ennuient, m'écorchent, m'arrachent les paragraphes. Regardez mes belles épaules, dévorées de gerçures. Dans ma peau, j'ai des trous. Trop de lecteurs, ça use. Surtout la bouche cousue.

– Blanche-Henriette de Mortsauif, infirmière, grenouille et martyre. Je prie pour votre rédemption, vous qui ne pénétrerez jamais au Panthéon des Héroïnes.

– Souffrez de voir en moi non pas la femme honnie, mais le personnage de fiction victime d'une faute professionnelle commise par l'écrivain chez qui elle était employée.

– Vous trichez, Blanche-Henriette, ce n'est guère digne d'une dame.

– Vous savez, j'ai changé et compris beaucoup de choses. Aujourd'hui, je suis syndiquée.

– « Si la vertu ne consiste pas à se sacrifier pour ses enfants et pour son mari, qu'est-ce donc que la vertu ? », ce sont bien vos paroles. Madame de Morsauf née de Lenoncourt, je vous pose une question.

– Je ne suis pas responsable, ma langue est autonome. Comme on voit dans les prés se fendre les pistils. Je n'ai été que Foi, Espérance, Charité. Un ange, le lait d'une mère, c'est du sein de la déesse que vient la Voie lactée.

– Comme votre idée génialement saine de faire épouser Madeleine à Félix ? Votre fille vous survit, chair de votre propre chair morte de n'avoir su exulter. Vous êtes au mieux perverse, au pire juste tordue, Madame Henriette.

– Je suis un archétype, stéréotype & vieilles chandelles, je suis la morale de l'histoire. Le corps enveloppé d'opium, adieu vertu, poules, pailles, cochons.

– Vous êtes l'agneau et le gigot. Prudence, Tempérance, Force, Justice : les vertus cardinales, dites-moi, tant aimée et mal si mal étreinte, Prudence et Tempérance, la source de ces vertus, ça ne s'appelle pas faire bonne figure quand on est une charmante créature pétrie de trouille ? Force et Justice, Comtesse, Force et Justice. Dans ta composition florale, tu as oublié que tes larmes n'étaient peut-être dues qu'à un simple rhume des foins. Le roman moderne était tout petit, un fœtus à deux mille cinq cents têtes, une critique littéraire était pour sa part déjà acéphale.

– Il s'est, dès 1836, raconté sur nous bien des choses épouvantables. Allant jusqu'à railler les trésors de mon corsage, et mille et un adorables détails que Balzac avait pris soin de broder afin que je scintille.

– Henriette de Mortsauif, je vous accuse.

– Permettez-moi d'éclairer cette affaire. « Si la vertu ne consiste pas à se sacrifier pour ses enfants et pour son mari, qu'est-ce donc que la vertu ? ». J'ai prononcé ces mots, c'est vrai. Mais vous ignorez que plus tard, alors que mon souffle faiblissait, mon haleine de jacinthe a porté d'autres mots. D'autres phrases, d'autres intentions.

C'est ainsi qu'Henriette de Mortsauif, lys blanc de cette vallée, me révéla la funeste influence de Laure de Berny sur sa vie, ses bonnes œuvres, le mauvais coton qu'elle ne file pas.

– Je suis morte sereine et fière durant trois ans. La première édition, juin 1836.

Pourquoi m'a-t-on douée d'une âme qui ne peut vivre que d'amour, et qu'avais-je à expier pour en être privée ? À qui mon bonheur aurait-il nuï ? Et voyez tout ce que tue mon malheur ? Si vous aviez été moins soumis, Félix, je vivrais, je pourrais veiller au bonheur de mes enfants, les marier, les guider dans la vie ! Pourquoi ne m'avez-vous pas surprise, la nuit... Mourir sans connaître l'amour ! L'amour joyeux, l'amour dont les extases enlèvent nos âmes jusque dans les cieus ; car le



ciel ne descend pas vers nous, ce sont nos sens qui nous conduisent au ciel. Nous ne nous sommes aimés qu'à demi. L'union des âmes ne précède pas l'amour heureux, elle en est la conséquence. Mon don de seconde vue m'a révélé ces plaisirs pour lesquels vous m'avez trahie ; vous aviez raison de m'abandonner pour les goûter, c'est toute la vie, et je me suis trompée moi-même, car mes sacrifices ont été faits au monde, et non à Dieu ! Et l'on me console, en me parlant de l'autre vie, mais y a-t-il une autre vie ? Celle-ci, je la connais, je l'aime, je ne veux pas mourir ? Une heure de lady Dudley vaut l'éternité.

Je n'avais jamais eu accès à cette version. *Le Lys dans la vallée*, on l'étudie, le lit, chaque année et partout en France. Jamais ne sont exhumées les véritables entrailles d'Henriette. *Si vous aviez été moins soumis, Félix, je vivrais, je pourrais veiller au bonheur de mes enfants, les marier, les guider dans la vie ! Pourquoi ne m'avez-vous pas surprise, la nuit.*

– Au-delà de la femme honnie, me voyez-vous, très chère ? Votre Henriette que l'on a sans cesse, toujours fait taire. Même morte, je parlais trop. J'aurais été moi-même trois ans. *Nous ne nous sommes aimés qu'à demi. L'union des âmes ne précède pas l'amour heureux, elle en est la conséquence.* Trois ans, la première édition. Puis la main de sa maîtresse m'a arraché les mots. Laure de Berny, c'est moi, Blanche-Henriette de Morsauf. Elle est morte après moi, le roman est un hommage. Août 1836, Laure de Berny se trouve un peu rouge dans le miroir. Elle ne peut pas se crever les yeux, mais ses ciseaux devront servir.

Laure de Berny, Balzac disait d'elle, en souvenir : « Plus qu'une mère, une amie, plus que tout autre créature peut être pour une autre ». Foi Espérance Charité ; Prudence Tempérance Force ; Justice. Morsauf réclamait, c'était normal.

– Elle m'a tranché la langue, fait de mes ultimes aveux une poignée de confettis. Laure de Berny est responsable. Depuis mon cœur est faisandé.

Balzac disait : « Elle m'avait soutenu de parole, d'action,

de dévouement pendant les grands orages. Si je vis, c'est par elle. Elle était tout pour moi ». Balzac n'épousera pas la fille de sa maîtresse, Laure lui a proposé. Miroir, mon beau miroir. La plus belle, qui pour perpétuer ?

Les derniers mots d'Henriette, en 1836, avant que le miroir ne soit brisé, avant que les débris, les preuves ne soient balayés.

Vous ne m'échapperez plus, je ne veux plus porter de robe blanche !

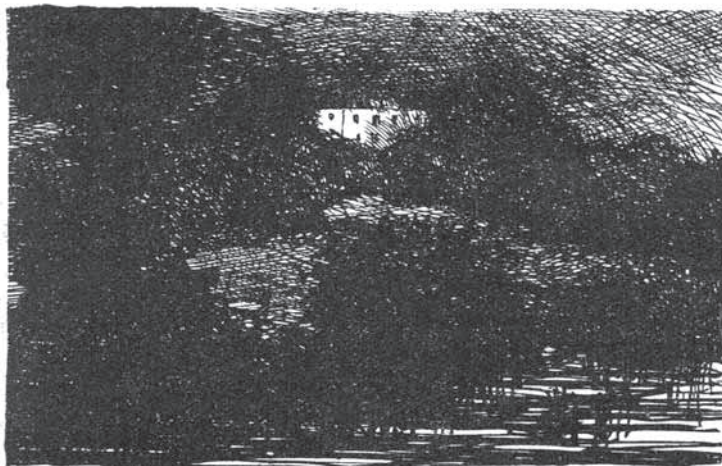
J'irai à la cour, chez la duchesse de Berry, je porterai de ravissantes toilettes, et vous serez fier de moi. Ma mère me proposait cette vie de luxe et d'éclat ; si j'avais suivi ses conseils, je vous aurais conservé, je n'aurais pas eu de chagrins, et je ne mourrais pas de mille désirs trompés. Mourir quand on aime la vie !

Laure n'a jamais avoué. Sur ses lèvres Blanche-Henriette, c'est moi, le lire, ce ne sera pas possible.

– Lorsque mon confesseur entame le *Kyrie Eleison*, en 1836, je me mettais à rire. *Personne n'a eu pitié de moi ! Vous me parlez toujours du paradis, y sera-t-il, Félix ?*

Bovary pourra s'appliquer, l'agonie d'Emma, faut avouer, à côté ce sera de la gnochette. Blanche-Henriette a une seconde vue, le don de voir au-delà, la carrière de Félix, jusqu'où ira son fils, on ne se suicide pas en se goinfrant d'arsenic quand on est une sorcière dotée de savoir-vivre. Madame de Morsauf, es-tu là. Henriette, c'est une question, la Touraine est profonde, les fenêtres toutes éteintes, Blanche, ne fais pas l'enfant.

Je te sens, *lilium candidum*, sur la gamme des fleurs blanches, en fa dièse le jasmin, une croche au chèvrefeuille, je te sens, la fragrance du lys est puissante, en parfumerie, tu sais, floral et épicé, l'adjectif pour le lys blanc c'est : surdimensionné. L'œillet n'est pas très loin de ton poignet, Henriette.



Nous sortions du château de Vannes, une invitation pour le thé, nous avons mangé des madeleines, pris des nouvelles de certains ancêtres, scènes de la vie de campagne, parisiens en province, cousins, cousines, chat qui pelote, maison, argent, de Paris à Java, employés, jeunes mariés ; quelques enfants maudits. Mon séjour à Saché, juste trois jours et trois nuits ; à l'aube il faisait tiède. Le calme était voluptueux, le petit déjeuner de luxe.

– La boue séchera, vos larmes aussi.

– Promettez-moi qu'en votre cœur jamais ne s'éteindra ma cause. Que toujours je serai votre Henriette, que vous défendrez mes couleurs.

De paisibles douceurs, une bienfaisante fraîcheur. J'ai perdu Henriette à Clochegourde. Le pont-de-Ruan s'est évanoui, Frapesle est redevenu Valesne, les plantes grimpantes étaient ruinées, les banquiers misaient sur la mousse.

L'Indre s'éveillerait bientôt, les herbes mangeraient les ronces, le sommeil s'achèvera, il sera temps de revenir. Je suis celle qui raconte. *Si vous aviez été moins soumis, Félix, je vivrais.* Entre onze heures et minuit, *Pourquoi ne m'avez-vous pas surprise, la nuit même les fantômes sont inachevés.* Le réel se modifie, *Mon don de seconde vue*

m'a révélé ces plaisirs pour lesquels vous m'avez trahie. La nature est fictive, *vous aviez raison de m'abandonner pour les goûter, c'est toute la vie et le patrimoine littéraire.* Je me suis trompée moi-même. Les contes changent de couleurs, le silence conjugue l'oubli. Je suis celle qui raconte, je ne fais pas que rapporter.

Les derniers mots d'Henriette, la dignité de Lilith, Ève est la côte d'Adam, Henriette, lève-toi et marche, des bottines en serpent, tarte aux pommes, barbecue. La nature est fictive et l'alchimie au coin de la rue. C'est là que j'entrepose le journal, et les photocopies de l'édition chez Werdet, la version de 1836, pages 271-273.

Vous pouvez également poursuivre sur Internet, lysdanslavallee.fr, toutes les preuves sont en ligne. L'été il fait chaud, en Touraine. Henriette-Blanche s'impatiente. Vous ne pourrez plus lui dire : ma chère, je ne savais pas.

LÉGENDES DES ILLUSTRATIONS ET CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

- Illustration d'en-tête : Maurice Berté, taille douce reprod. dans Honoré de Balzac, *Le Lys dans la vallée*, Chez l'artiste, Paris, 1947, coll. Maison de Balzac, Paris, © droits réservés, photo CG37.

- Autres illustrations : Charles Huard, bois gravés reprod. dans Honoré de Balzac, *Le Lys dans la vallée*, *Œuvres complètes de Honoré de Balzac*, *La Comédie humaine*, tome IV, éd. Louis Conard, Paris, 1927, coll. Musée Balzac, Saché, © droits réservés, photo CG37.